

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1432 - 2 novembre 1989 - 5,50 F

Rectificatif au n° 1404: voir en fin de document

D 1432 PÉROU: TOUTE LA DOULEUR DU MONDE...

Dans la tourmente de violence politique que connaît le Pérou depuis l'irruption, en 1980, de la guérilla du Sentier lumineux, aucun milieu n'échappe aux retombées sanglantes du couple guérilla/répression (cf. DIAL 1385 et 1404). Mais ce sont les milieux populaires qui paient le tribut le plus lourd, parce qu'ils sont pris dans l'étau qui les enserre des deux côtés: la pression impitoyable du Sentier lumineux, et la répression aveugle de l'armée.

Le lecteur trouvera dans ce dossier deux réactions au double arbitraire de la violence politique. Ces deux réactions procèdent d'une même démarche qui, elle, est d'ordre culturel. La culture ancestrale du monde indien des Andes est ce qui a permis - et permet aujourd'hui - aux populations de survivre à l'adversité. Les deux documents ci-dessous nous permettent d'entrevoir les mécanismes culturels - conscients et inconscients - qui transforment une expérience de mort en source d'énergie pour vivre malgré tout.

Ces deux textes s'inscrivent dans la suite du document que nous avons publié il y a deux ans sous le titre "La femme indienne dans l'univers religieux des Andes" (cf. DIAL D 1224).

Note DIAL

1. Lettre après l'assassinat par le Sentier lumineux d'un père et de deux frères

Ayacucho, le 14 juillet 1989

Chers amis,

Chacun son tour... Cette fois-ci c'est ma famille qui vient d'être atteinte par le drame profond de ce pays, et j'ai senti tomber sur mes épaules tout le poids d'Ayacucho. Mon père, Juan de Dios, et mes frères, Juan et Manuel sont venus grossir le nombre des morts faits par le tourbillon de la violence.

Maintenant il ne s'agit plus seulement de proximité de la douleur et de la souffrance. C'est comme s'il n'y avait plus "ni aube ni crépuscule", avec la présence lancinante des larmes coulant doucement et des dents serrées d'impuissance devant la mort absurde et incompréhensible de tant d'êtres innocents de chez nous. Ce qui s'est passé pour ma famille s'est passé et continue malheureusement de se passer pour d'autres familles. Jusqu'à quand? En ces heures d'Ayacucho tout s'est agité en moi: la pauvreté, la mort violente, la peur, l'impuissance, la solidarité, l'espérance aussi...

La pauvreté cancérigène avance dans les bidonvilles, sur les places, sur les marchés, aux alentours de la ville. Il n'y a pas de jour, d'heure, de minute sans qu'arrive la cruelle nouvelle de la mort d'une personne connue. Des veuves et des orphelins passent dans la rue en vêtements de deuil. Des hommes et des femmes se présentent au commissariat de police ou à la caserne pour demander des nouvelles pour tels des leurs "perdus", détenus ou disparus.

D 1432-1/5

On entend comme une chanson triste: "Oh, ma vie, mon destin! Ma vie a la fragilité d'un vase de cristal. Pourquoi ai-je été conçu? Pourquoi m'a-t-on mis au monde?" On entend dire partout: "La vie ne vaut plus rien"; elle est devenue la cible des feux croisés de la violence armée, de la vengeance, du pillage et des menaces. On côtoie quotidiennement la mort qui vient de la faim, de la confusion, des abus, de l'immoralité et de la corruption qu'on retrouve partout, mais aussi de l'indifférence qui est devenue une seconde nature.

Toute la vie du peuple est ainsi placée sous le signe de la violence par suite de l'abandon dans lequel il est laissé, de l'ignorance faite institution et de l'absence de la moindre règle pour le respect de la vie. La peur est partout; elle se cache derrière l'apathie, le silence, la frustration et le désespoir. Ces jours-ci, chez combien de jeunes n'ai-je pas vu et perçu tout un poids d'angoisse devant l'inexistence de la moindre perspective d'avenir pour eux-mêmes et pour leurs familles! Et chez les adultes, la souffrance infinie de se découvrir impuissants, de ne pas pouvoir donner leur vie à la place des jeunes qui meurent prématurément.

En un mot, la vie ne vaut plus rien, elle est menacée, elle est piétinée... Et pourtant, en dépit de tout, elle rejaillit toujours telle une semence mise en terre par des mains attentionnées et affectueuses.

Ce peuple qui souffre et se vide intérieurement a en effet le coeur qui continue de battre. En lui, au sein même de sa douleur, une expérience particulière le fait vibrer car il croit que **ses morts ressuscitent le cinquième jour**. Pendant la **veillée des habits des morts** (1), on touche du doigt que les morts vivent dans le coeur du peuple. Ce soir-là, la coopération, l'aide mutuelle, l'*ayni* (2) des jours d'avant se renouvelle, se renforce et se vérifie pleinement. C'est comme si la mort se mettait lentement à filer et à tisser un tapis de toutes les couleurs fait d'attachement entre les gens du peuple et faisant de nous tous un seul coeur brûlant d'espérance. Tous les "Je suis avec toi dans la douleur" ne sont pas alors des paroles creuses et éculées, mais des fils de couleur solides comme des solidarités à toute épreuve.

Alors, n'y aurait-il pas par hasard suffisamment de forces dans le peuple pour faire d'**Ayacucho** (3) une **Causaypampa** (4).

Je pense pour ma part que les gens puisent leur force dans ce lent creuset du "On doit se résigner pour pouvoir tout recommencer", comme chacun de vous nous l'a manifesté avec attachement. Se résigner, ce n'est pas oublier, c'est conserver la mémoire collective d'un peuple dont on fait partie, qui souffre mais qui croit en la vie. "Dieu n'oublie pas ses pauvres, disait une grand-mère, continuons à travailler. Chaque enfant est une bénédiction. On ne manquera pas de pain." Dans la vie tout se paie, dit-on. C'est pour nous un défi, celui d'être les artisans de la tâche ardue consistant à mettre un peuple debout et à en tisser la trame avec le bleu d'un ciel de justice, d'équité et de liberté.

Dieu nous dit dans la Bible: "Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance" (Jean 10,10). Nous qui croyons au Seigneur, nous affirmons notre foi au Dieu de la vie et nous rejetons tout ce qui produit la pauvreté, l'injustice, la violence et la mort.

C'est pourquoi "on peut tout perdre, sauf l'espérance". Et c'est effectivement ce que j'ai vu ces jours-ci chez les gens qui se relèvent peu à peu du milieu de leur désespoir. J'ai aussi été témoin d'une Eglise qui est à l'oeuvre silencieusement, engagée en profondeur auprès des prisonniers, des veuves et des orphelins, se faisant un devoir de partager les souffrances et le calvaire des femmes qui enterrent leurs maris et leurs enfants morts sans raison.

(1) Expression désignant la veillée mortuaire qui a lieu après l'enterrement (NdT). (2) Mot quechua signifiant précisément l'aide mutuelle (NdT). (3) En quechua: Ayak'uchu, "Ravin des cadavres" (NdT). (4) En quechua: Kawsaypampa, "Plaine de la vie" (NdT).

Le lent travail de construction se fait également là où on enseigne aux enfants de la campagne à lire et à écrire; là où on aide à construire des rigoles d'irrigation, où on s'occupe des orphelins et où on accompagne les femmes et les jeunes; là où on fait de la musique pour propager la contagion de la chanson, où on se sert du pinceau pour peindre en couleur les champs mélancoliques et où on fait revivre, grâce aux livres, les arbres foudroyés par l'éclair de la violence.

Tout cela, et le reste, donnent à croire que ce pays ne sera plus "Ravin des cadavres" mais "Plaine de la vie", quand ses enfants et ses jeunes auront entre leurs mains la capacité de modifier leur destin.

Croyez bien, chers amis, qu'en ces jours ma famille a senti la chaleur et l'affection inépuisable d'un peuple pauvre qui est croyant et qui célèbre la résurrection "le cinquième jour" en changeant la douleur en joie et la tristesse en espérance. Par ces lignes nous tenons à vous dire que nous pardonnons de tout coeur à ceux qui ont porté atteinte au don le plus beau que Dieu nous ait accordé: la vie. Nous leur pardonnons car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Et comme on chante ici: "Je veux être le frère qui tend la main à celui qui est tombé, et tous deux fortement serrés nous vaincrons les mondes ennemis, et tous deux fortement serrés nous vaincrons les mondes oppresseurs".

Pardonner c'est donner la vie. Comme disait une grand-mère, les larmes aux yeux: "Ce n'est pas à nous de juger, c'est Dieu qui s'en charge. Nous, nous devons pardonner à ceux qui nous offensent". Mais nous répétons avec force ce que disait un jeune: "Il faut qu'on fasse quelque chose pour changer ce pays dans la justice et la solidarité".

A la **veillée des habits des morts** de mon père Juan de Dios et de mes frères Juan et Manuel on a partagé la coca (5). Sa lecture nous a présagé des temps meilleurs, des temps de conversion, de changement, de justice et de libération... mais aussi des temps difficiles pour lesquels vont être nécessaires chaque coeur, chaque pensée et chaque main.

Merci, chers amis, pour l'affection que nous vous devons et pour la chaleur de votre solidarité et de votre espérance.

Luis Mujica

2. La métaphore de la perruche dans la chanson populaire (par Octavio Pineda, dans Noticias Aliadas du 3 août 1989)

PAR LA CHANSON LES QUECHUAS DU PÉROU
CRITIQUENT L'ARBITRAIRE DONT ILS SONT VICTIMES

(Intertitres de DIAL)

Les paysans quechuas des Andes péruviennes, héritiers directs de l'empire Inca, sont l'une des composantes essentielles du Pérou historique et également contemporain. Ils représentent approximativement une population de sept millions sur les vingt-et-un millions d'habitants du Pérou. Ils sont pour la plupart analphabètes. Ils n'écrivent ni ne lisent leur langue et quand ils vont à l'école ils apprennent l'espagnol.

Les envahisseurs espagnols et leurs descendants au Pérou leur ont refusé le droit d'apprendre à lire et à écrire. L'histoire des peuples indiens d'Amérique aurait été différente si, dès le 16^e siècle, ils avaient eu librement accès à la lecture et à l'écriture. De nombreuses personnes s'emploient de dehors et d'en haut à parler pour eux, à représenter leurs intérêts, à s'approcher d'eux avec commisération et paternalisme.

[5] Pour la mastication et les rites religieux (NdT).

(La chanson de la perruche)

La chanson quechua actuelle dans le département d'Ayacucho reflète ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent de la grave situation politique et militaire dans leur région depuis le lancement des opérations armées du groupe maoïste Sentier lumineux dans les Andes péruviennes en 1980.

Un exemple de ce répertoire est le *wayno Lurucha*, la chanson "La perruche" composée par un musicien indien de la province de Víctor Fajardo, dans le département d'Ayacucho, la chanson qui commence ainsi:

*Et comment va-t-il, mon pays,
ma bonn' ville d'Huancapi?
On m'a dit et redit, mon vieux,
qu'il y a plein de perruches.*

*Ils ont donné l'ordre, à Lima,
que les perruches aillent partout
contrôler dans tout le Pérou
la vie des pauvres gens.*

(Parlé:) *Perruche sans vergogne!*

Dans cette chanson il n'y a aucune référence directe aux militaires. C'est là, dans cette absence, un des éléments clés de la culture quechua: son caractère typiquement allusif.

C'est dans une comparaison, une métaphore, que se traduisent les idées et les sentiments. La mention de la couleur et des traits caractéristiques des perruches permet de déduire qu'il s'agit là tout simplement des soldats.

(La crucifixion de perruches dans les champs de maïs)

Le vert est la couleur de leurs uniformes. Par ailleurs, les perruches sont les ennemis jurés des champs de maïs. Dans la division du travail chez les paysans des Andes, les enfants ont pour tâche d'empêcher les perruches de venir dans les champs de maïs. Ce sont les enfants qui fabriquent des épouvantails en forme de mannequins. Ils ont aussi un moyen très efficace: ils clouent des perruches sur des bois en forme de croix qu'ils plantent ostensiblement aux quatre coins du champ.

Si les Quechuas représentent les militaires par des perruches cela veut dire que les militaires font la même chose que les perruches.

C'est monnaie courante que les militaires obligent les paysans à leur livrer poules et cochons, par exemple, et qu'ils font main basse sur les objets de valeur trouvés dans les cases paysannes car, pour eux, les paysans sont de mèche avec les "terroristes".

*Perruche, perruche au plumage vert,
tu m'emmènes
sans que j'aie blessé ton honneur.*

Pour quelle raison un militaire ferait-il un paysan prisonnier? Dans la logique de la culture quechua, "blesser l'honneur de quelqu'un" suppose une raison sérieuse. Traiter un Quechua de voleur ou d'adultère, par exemple, c'est le blesser dans son honneur. Mais le compositeur indique dans sa chanson que les paysans n'ont pas blessé l'honneur des policiers militaires, ce qui est la plus simple manière de dire que les habitants de Huancapi sont innocents.

("Si tu me mets en colère...")

La colère est une affaire très sérieuse dans les Andes. Elle est l'explosion de la haine accumulée, de l'amertume devant la souffrance et de la rancœur qui en résulte.

Continue de me provoquer
tout simplement,
ou continue de m'emmener,
toi, perruche!
et tu vas voir ma colère.

Alors, pauvre de toi,
je t'écarterai, gêneur,
de mon chemin,
je t'écraserai,
tu disparaîtras pour de bon.

(Envoi) N'agace pas la femme d'Huancapi,
n'agace pas le jeune d'Huancapi,
sinon je t'arracherai tes plumes
et te crucifierai au bord du champ.

" Et tu vas voir ma colère": cela veut dire que l'arbitraire des "perruches" n'a pas encore fait toucher le fond du puits au paysan des Andes, le fond de la patience et de la résignation engendrée par cinq siècles de domination au Pérou. Quand ce fond aura été touché, l'accès de colère sera alors capable d'aller jusqu'à crucifier.

(Et l'arbitraire de Sentier lumineux?)

Le texte de la chanson ne parle que des militaires. Il ne dit pas un mot sur ceux que les militaires pourchassent. La chanson "La perruche" exprime un sentiment collectif, un état d'âme de la communauté. Et rien de plus. Cela ne signifie aucunement que les paysans soient d'accord avec les insurgés.

Le contenu de la chanson n'est pas uniquement ce qui la fait passer de l'un à l'autre. Ce qui finalement la fait devenir un bien collectif c'est le rythme, la mélodie. "La perruche" est un *pumpin*, une variété du carnaval quechua dans la province de Víctor Fajardo, une danse directement liée à la production. Elle relève de la tradition indienne de la région puisqu'elle provient de l'ancien *Pukllay* (6), la danse de l'empire inca que les Européens ont appelé carnaval.

La fête est un pilier de la culture andine. Le calendrier andin en comporte un très grand nombre. Sans la danse, la chanson et la musique, il est impossible de comprendre le monde andin. Il n'y a pas un endroit des Andes du Pérou où on ne joue pas d'un instrument, ne danse pas ni ne chante. C'est l'une des cultures les plus festives du monde, au grand sens du mot fête.

Par son texte et sa musique, la chanson "La perruche" est éminemment quechua. La critique de la réalité qu'elle contient est formulée selon la logique de la culture quechua. Il ne s'agit aucunement de "chanson de protestation" ou de "nouvelle chanson", ces genres musicaux qui relèvent des couches moyennes du monde urbain.

(6) Littéralement "jeu" (NdT). (Traduction DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

Rectificatif au document DIAL n° 1404

Suite à la publication, dans notre n° 1404 du 22 juin dernier, de propos désobligeants de l'archevêque de Callao sur le clergé étranger non espagnol travaillant au Pérou, nous avons reçu de Mgr Durand Flores une lettre datée du 10 août 1989.

Dans sa lettre l'archevêque de Callao déclare (traduction par nos soins): "Vous présentez comme certaines les paroles que m'attribue le journal ABC de Madrid du 5 octobre dernier, et vous les qualifiez dans votre encadré d'infâme calomnie. Par cette lettre je vous fais savoir que je n'ai pas tenu ces propos, et je vous joins la copie de la lettre que, le 27 janvier dernier, j'ai envoyée aux Pères provinciaux au Pérou, car certains m'avaient écrit à ce sujet. Dès que j'ai pris connaissance de cette équivoque j'ai envoyé une lettre à ABC, que je vous joins également."

Nous prenons acte du démenti, que nous portons à la connaissance de nos lecteurs. Nous faisons cependant remarquer que ce n'est pas DIAL qui a qualifié les propos publiés par ABC d'"infâme calomnie", mais "les intéressés au Pérou", ainsi que nous l'avons écrit en toutes lettres dans notre encadré.